

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

213

dix-huitième année

Septembre 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F
Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4,50 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboks 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1971

SOMMAIRE

- Nouvelles d'Espagne, la nouvelle loi entre en vigueur,
par MARC DANIEL 369
- L'homosexualité latente d'Edgar Poë,
par SERGE TALBOT 374
- Jalousie, quel est ton visage ?
par ERIC-MARCEL GARMERRE 382
- Boulevard de la Chapelle, par CLAUDE MAILLARD .. 386
- Les deux amis, par PIERRE FONTANIE 391
- Deux communards oubliés, par ANDRÉ CLAIR 397
- Eux, par OLIVIER VERDIERS 400
- LIVRES :**
- Les délices des cœurs*, de Ahmad AL-TIFACHL 404
- Flaubert homosexuel ?* 406
- Les canaris en queue de poisson*, de Christian MAUREL 409
- La coloquinte*, de Roger PEYREFITTE 411
- CINÉMA :**
- La Mort à Venise*, de Luchino VISCONTI 413

VIENT DE PARAITRE :

après « **LE MONOLOGUE DE PLATON** »

par Guy de BELLET
illustré par HODGES
(Prix : 30 F)

CARREFOUR D'AMOUR

de J.S. de MONTCHAMP

l'ouvrage le plus réaliste jamais publié jusqu'à ce jour
sur l'homosexualité. Impudique et littéraire

(Prix : 24 F)

présenté par

Les Editions du Trèfle-d'Or
133, rue de Clignancourt, PARIS-18^e
C.C.P. Paris 12979 47

qui vous adresseront, sur simple demande et gracieusement,
un CATALOGUE DE LIVRES INSOLITES

L'auteur dédicacera son livre « CARREFOUR D'AMOUR »
à tous les Arcadiens

YVES KERRUEL

DES PAVOIS ET DES FERS

« *La marine humilie un homme coupable d'aimer
en dehors des normes* »

Ed. Julliard — 250 pages — Prix : 22,50 F

UMBERTO SIMONETTA

UN GARÇON NORMAL

« *Giordano fait de l'auto-stop...
et rencontre un homosexuel...* »

Ed. N.R.F. — 25 F

NOUVELLES D'ESPAGNE

LA NOUVELLE LOI ENTRE EN VIGUEUR

On sait ce qu'est la nouvelle loi sur les « périls sociaux » votée par les Cortes (Parlement) espagnols en juin 1970 (1) : selon cette loi, les homosexuels (entre autres : avec eux, les prostitués des deux sexes, les maquereaux, les trafiquants de drogue, les vendeurs de pornographie, les vagabonds, les toxicomanes, etc.) peuvent être déclarés « dangers sociaux » par une procédure judiciaire, et condamnés à l'internement dans des établissements spécialisés pour leur « rééducation ».

Cette loi, publiée au *Boletín oficial del Estado* du 6 août 1970, est entrée en vigueur le 4 juin dernier, grâce à la publication de son Règlement d'application daté du 13 mai 1971 (*Boletín oficial del Estado*, 3 juin 1971). Le moment est donc venu de rappeler à tous les lecteurs d'*Arcadie* ce qu'est désormais la situation légale des homosexuels en Espagne — ce pays si proche de nous, où tant d'entre nous passent leurs vacances, et d'où sont originaires tant d'Arcadiens...

Il est toujours très difficile de comprendre clairement les textes officiels, juridiques, législatifs ou ecclésiastiques, qui sont rédigés de façon obscure et confuse, comme si leurs auteurs voulaient sciemment dissimuler leur véritable pensée. Le Règlement d'application de la loi en question est un modèle du genre, pour ce qui est du manque de clarté.

Dès le préambule, il est usé et abusé d'expressions telles que : « le caractère humain et social de la loi », « la réintégration dans une vie ordonnée et normale », etc., destinées à cacher d'autres expressions telles que : « une restriction de la liberté individuelle imposée par les exigences de

(1) *Arcadie*, n° 195, mars 1970 ; n° 198, juin 1970 ; n° 203, novembre 1970.

la défense de la société », ou encore celle-ci, très révélatrice : « pour des raisons d'économie, l'application de la loi sera confiée à la Direction Générale des Institutions Pénitentiaires ». Une fois de plus les mots de « réhabilitation sociale » et de « défense de la société » servent de masque à des mesures purement restrictives et répressives.

Pour se rendre compte de la monstruosité de la nouvelle loi et de son règlement d'application, il faut bien remarquer qu'elle vise des personnes *qui n'ont commis aucun délit*, qui n'ont enfreint aucune disposition du Code Pénal, mais qui peuvent néanmoins être emprisonnées et inscrites au registre des Dangers Sociaux.

Si on avait vraiment voulu faire de cette loi une loi de réhabilitation sociale (en admettant que cela fût possible), il aurait fallu en confier l'application non pas au Ministère de la Justice, mais à la Direction Générale de la Santé, qui gère les établissements médicaux.

Et comment pourrait-on considérer les amendes comme un moyen de réhabilitation sociale ? Le Règlement d'application de la loi prévoit que « la fixation du montant de l'amende est déterminée par le juge en fonction du degré de danger social que représente le sujet, et de sa position économique ».

Certes le règlement se préoccupe aussi de la réhabilitation, et à cette fin il précise que les prostitués et les trafiquants de pornographie seront envoyés dans des « établissements de travail », et que les femmes qui exercent la prostitution, les « mineurs de vingt et un ans pervers » et les « homosexuels dangereux » seront placés dans des « établissements de rééducation, préservation et tempérance » dans lesquels on pourra utiliser le travail comme facteur auxiliaire de la réadaptation sociale des internés. Bien entendu, les jeunes et les adultes seront séparés pour que la morale soit sauve.

En outre, dans sa grande bonté le législateur a prévu un traitement médical fondé sur l'étude scientifique du sujet, avec utilisation des méthodes psychiatriques, psychologiques, pédagogiques et sociales.

Pour les homosexuels le règlement prévoit qu'on fera la distinction entre « les homosexualités causées par des processus pathologiques ou par des circonstances de nature variée, et celles qui sont motivées par des perturbations de la biologie du sujet ». On recherchera « l'existence d'anomalies chromosomiques lorsqu'il y aura des présomptions

cliniques ». Admironons en passant la science fraîchement acquise du législateur !

Les maquereaux et les trafiquants de drogue auront à leur service un criminologue et un psychologue, tandis que les homosexuels auront un criminologue et un psychiatre : merveilleuse distinction ! Quel drame si les homosexuels avaient été confiés à un psychologue au lieu d'un psychiatre !

A défaut d'être enfermés dans des établissements-prisons, les homosexuels « dangers sociaux » pourront être, par mesure de justice, soumis à la surveillance d'un « délégué du juge » qui, comme il se doit, jouera le rôle d'« agent de l'Autorité ». Ce délégué devra étudier les mœurs, le caractère et les tendances du sujet, suivre de près les progrès de son adaptation, favoriser ses bonnes inclinations et contrarier les mauvaises. Au-dessus du délégué, sorte d'ange gardien moral, le Juge gardera la faculté de convoquer le sujet déclaré « danger social » et de constater personnellement son état de réhabilitation. Des commissions spéciales seront chargées de renseigner les juges sur ces questions, et l'on imagine leurs chants de victoire lorsqu'un malheureux homosexuel aura manifesté de l'intérêt pour une femme.

Ironie à part, les deux choses les plus graves dans la loi et dans le Règlement sont deux dispositions. La première (Art. 2 du Règlement) précise que la loi s'applique aux *majeurs de plus de seize ans* ; autrement dit, un garçon de seize ans et demi peut être désormais, en Espagne, emprisonné pour avoir obéi aux impulsions de sa nature. Evidemment les auteurs de la loi affirment que c'est pour le rééduquer, mais en pratique ces centres soi-disant de réhabilitation seront des maisons de correction, pires que des prisons, et d'où les garçons risqueront de sortir brisés à jamais.

La seconde disposition scandaleuse du Règlement (Art. 64) est que la Police Judiciaire, sur sa propre initiative ou sur ordre du Procureur, effectuera toutes les enquêtes nécessaires pour découvrir des faits de nature à justifier la procédure de déclaration de « danger social ». C'est-à-dire que n'importe quel policier, n'importe quel procureur, n'importe quel juge pourra engager une procédure contre n'importe qui, *même en l'absence de tout délit* ! C'est vraiment la résurrection de l'Inquisition et de l'Ordre Moral.

Comme on pouvait s'en douter, les quelques dispositions

« libérales » de la loi sont réduites à néant, en pratique, par le Règlement. Ainsi, là où il n'y aura pas de psychiatre disponible, « un simple médecin en tiendra lieu ». On imagine les malheureux homosexuels dont le sort sera livré à des gardiens de prison et à des médecins ignorants ! De même, là où on manquera de locaux spécialisés, les « dangers sociaux » seront enfermés dans les prisons, mais « à l'écart des condamnés de droit commun » (merci, merci, Messieurs les législateurs !).

Précisons que, comme toute loi pénale, celle-ci s'applique aussi bien aux étrangers sur le territoire espagnol qu'aux Espagnols eux-mêmes. L'article 13 du Règlement leur est même spécialement consacré : « Quand le juge prononcera l'expulsion du territoire national des étrangers déclarés « dangers sociaux », le gouverneur de la province exécutera la mesure d'expulsion. Les expulsions ainsi prononcées seront inscrites à un fichier tenu par la Direction Générale de la Sûreté. Si, avant l'expiration d'un délai de cinq ans, l'étranger ainsi expulsé revient en Espagne, il sera mis à la disposition du juge qui prononcera un nouveau jugement et pourra prononcer à nouveau l'expulsion et, si c'est nécessaire, l'internement préventif du sujet... » Avis aux touristes en Espagne !

Dernier sujet de tristesse enfin, pour nous Arcadiens, l'Eglise espagnole, soucieuse de conserver sa réputation d'Eglise la plus rétrograde du monde, a publié un communiqué proclamant son entier accord avec la loi et réaffirmant « les doctrines traditionnelles du Magistère de l'Eglise sur la gravité des relations sexuelles hors mariage et du péché solitaire et sur le caractère contre-nature et peccamineux de l'homosexualité, vice si énergiquement condamné par saint Paul ». Nous voici loin des positions libérales de l'Eglise hollandaise !

Ce que sera la vie des homosexuels condamnés comme « périls sociaux », on peut en avoir une idée par ce simple fait : à la prison spécialisée de Huelva (2), un circuit fermé de télévision sera installé pour que les malheureux internés soient surveillés jour et nuit, jusque dans l'intimité de leurs cellules !

Ainsi, le Règlement achève de donner à cette loi inhumaine son vrai visage, contre-nature, rétrograde, humiliant.

(2) Une des deux prisons spécialisées pour l'internement des homosexuels, avec celle de Bajadoz.

Si elle est appliquée avec rigueur (rappelons qu'elle est en vigueur depuis le début de juin 1971) elle ouvrira en Espagne pour les homosexuels une ère de persécution et de misères sans égale dans l'Europe d'aujourd'hui. Souhaitons seulement que les juges, les procureurs, les policiers soient moins cruels que les législateurs.

MARC DANIEL.

P.S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une gigantesque rafle d'homophiles a été effectuée à Torremolinos, le « Saint-Tropez » espagnol. Plusieurs centaines de touristes étrangers ont été expulsés, plusieurs centaines d'Espagnols traduits devant le juge. Simple coup de semonce, ou préfiguration de l'avenir ?

A signaler encore, bien que le sujet ne touche pas directement Arcadie, les poursuites judiciaires ouvertes contre le Dr Nicolas Caparros, sexologue de l'Université de Madrid, pour une enquête sur la sexualité qu'il avait eu l'imprudence d'entreprendre auprès de ses étudiants. Il est accusé d'atteinte à la morale. Rien ne montre mieux à quel point la loi sur les « dangers sociaux » s'inscrit dans le cadre d'une véritable « reconquête » de l'Ordre moral en Espagne. Reste à savoir si un pays peut vraiment tourner le dos à son siècle de façon durable ?

NORD ANTIQUITÉS

MARCHE DE LA TREILLE — LILLE

23-35, rue des Chats-Bossus
et Parvis Notre-Dame de la Treille (parking)

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Jedi (10 h à 19 h 30) — Vendredi (10 h à 22 h)
Samedi (10 h à 19 h 30)

TRENTE GALERIES D'OBJETS D'ART
ET PIECES DE COLLECTION
DE LA HAUTE EPOQUE A 1930

Prix « Marché Commun » sans concurrence

dans l'artillerie. La mort de Frances, sa seconde mère, lui inspire des vers célèbres qui résument ses conditions d'amour :

« Je n'ai jamais pu aimer que là où la Mort
Mélait son souffle à celui de la Beauté
Ou bien là où l'Hymen, le Temps et le Destin
Marchaient entre elle et moi. »

Après le succès obtenu par le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, il devient critique littéraire et épouse secrètement une cousine, Virginia, qui n'a que treize ans.

Les *Histoires Extraordinaires* et le poème *Le Corbeau* lui apportent la gloire. Mais son caractère reste sombre. Il souffre d'idées délirantes de persécution, se croit à tort calomnié par certains de ses amis, alors qu'il s'expose aux vraies vilénies des autres. Cette tendance paranoïaque à se croire ou à se vouloir persécuté par des hommes, est, selon Freud, un retournement en son contraire d'un attrait homosexuel pour l'homme, projeté en dehors dans le persécuteur.

Sans être jamais homosexuel manifeste, il sombre dans l'éthylisme : « Comme c'est la règle générale chez tous les buveurs, l'homosexualité qu'il satisfaisait avec ses compagnons de bouteille restait latente. Elle n'en était pas moins profonde et réelle. »

Aussi quand Virginia est atteinte, comme Elisabeth Poë, d'une maladie de poitrine, l'amour d'Edgar Poë pour elle redouble, et il cherche refuge à la taverne contre ses instincts nécrophiles et incestueux. Le goût de la boisson n'a pas seulement une forte teinte homosexuelle : il dérive d'abord de la première boisson offerte aux hommes : le lait que la mère offre au nourrisson en lui tendant le sein.

Quand Virginia fut morte, Poë s'éprit d'une poétesse, Frances Osgood, qui — triste privilège ! — fut aussi emportée par la tuberculose. Torturé par le delirium tremens, Poë meurt à l'hôpital de Baltimore le 7 octobre 1849. « Fidèle, il revenait à celle dont il était né, sans avoir jamais, malgré les tentations — on peut presque l'affirmer — frêmi charnellement aux bras d'aucune autre femme... La mère avait repris son fils. »

Un conte dont s'est inspiré le Cinéma, *William Wilson*, nous présente un héros en conflit avec une partie de lui-même, cette partie dérivée des défenses de l'éducateur, et

L'HOMOSEXUALITÉ LATENTE D'EDGAR POE *

Marie Bonaparte a consacré à Edgar Poë (1809-1849) une étude psychanalytique célèbre (1). Les œuvres littéraires des hommes révèlent, en effet, leur plus intime psychologie et sont édifiées, ainsi que l'a dit Freud, à la façon de nos rêves. Disciple de Freud, Marie Bonaparte s'attache à montrer que, dans ses ouvrages, Poë a sublimé ses redoutables instincts de nécrophile, d'incestueux, de pédophile, d'halluciné, en les revêtant « d'images macabres, horribles mais consolatrices, qui le tiraient parfois de son deuil ».

Elisabeth, la mère d'Edgar, était actrice. Elle fut emportée par la phtisie alors qu'il n'avait que deux ans. Sa stature enfantine, ses cheveux noirs, ses grands yeux large ouverts et mystérieux, la faisaient ressembler aux sylphides supraterrrestres qui devaient plus tard peupler les contes de son fils. Après la mort de sa mère, Edgar fut accueilli par de riches commerçants, les Allan. Autant Frances, la mère adoptive fut affectueuse pour l'orphelin, autant John Allan se montra dur, avare. C'était un homme d'affaires au cœur sec, un mari volage doublé d'un éducateur puritain.

À l'Université de Virginie, Edgar connaît le jeu et l'alcool. Or l'alcool, dit Marie Bonaparte, est de règle sous le signe de l'homosexualité latente. Le jeune homme ne buvait pas seul, mais avec des compagnons de bouteille : « Fuyant la femme tentatrice, pour refuge il lui fallait des hommes. »

La vie d'Edgar est mouvementée. Il fait des fugues, quitte les Allan, fait imprimer son premier livre, s'engage

(*) Tel est le dernier article rédigé pour *Arcadie* par Serge Talbot.

(1) Marie Bonaparte : Edgar Poë, *Etude Psychanalytique*, Paris 1933 (3 volumes).

devenue notre conscience morale ou sur-moi. William Wilson fait connaissance au lycée d'un camarade portant le même nom que lui. Cet ami interrompt ses orgies et reparait dans sa vie pour le dénoncer quand il triche au jeu ou qu'il poursuit, dans une mascarade, la belle épouse de son vieil hôte. Exaspéré par la tyrannie moralisatrice de ce double, le héros du conte finit par l'assassiner.

« *Tu as vaincu, et je succombe. Mais dorénavant tu es mort aussi — mort au monde, au Ciel et à l'Espérance ! En moi tu existais — et vois dans ma mort, vois par cette image qui est la tienne, comme tu t'es radicalement assassiné toi-même !* » dit sa victime avant de mourir. Dans le destin de Wilson on trouve une ressemblance avec celui de Dorian Gray, d'Oscar Wilde, qui meurt pareillement quand il lacère le portrait enchanté, qui a acquis les stigmates réprobateurs des vices auxquels s'est livré son modèle.

Le double, d'après Freud, naît du narcissisme primaire, c'est-à-dire d'une forme d'identification et d'investissement libidinal de Moi. Il protège le Moi par une seconde existence. Aussi Marie Bonaparte voit-elle le thème du double de William Wilson effleurer le problème de l'homosexualité : « Notre double ne peut être en effet que du même sexe que nous-mêmes, et la même racine narcissique est à la base de la création du double et des traits homosexuels manifestes ou latents. »

Dans le cas de William Wilson le double est l'incarnation du surmoi du héros — c'est-à-dire « une partie de Poë-Wilson lui-même reprojctée au dehors... partie qui s'était formée en digérant, pour ainsi dire, l'éducateur extérieur, le « père » John Allan, envers lequel la passivité de son fils adoptif, malgré toutes les révoltes, par ailleurs demeurerait. » Selon Marie Bonaparte, la passivité morale allait chez Edgar Poë jusqu'à la passivité homosexuelle.

Cette passivité envers le Père apparaît dans de nombreux contes. Ainsi le narrateur des *Souvenirs de M. Auguste Bedloe* voit passer en rêve devant lui « un homme à moitié nu » qui pousse un cri aigu. Dans une main, il tient un instrument composé d'une série d'anneaux de fer qu'il secoue vigoureusement. Peu après une énorme hyène s'élançait derrière lui. L'hyène, dit Marie Bonaparte, joue le rôle classique de tant d'animaux dans les phobies d'enfants, où le fils craint et désire à la fois d'être mangé par son père. Ainsi Freud a relaté comment un petit

garçon se complaisait au fantasme terrifiant d'un homme en gingembre, poursuivi par un Arabe qui allait le manger. L'Arabe était une figuration de son père, l'homme en gingembre était lui-même, et le fantasme constituait un fantasme de désir homosexuel passif sur le type oral. Etre mangé équivaut toujours dans ce cas à être aimé, caressé. Ne dit-on pas : « manger de caresses » ?

Malade, Auguste Bedloe fait connaissance du vieux docteur Templeton (image paternelle), vis-à-vis de qui il fait une fixation homosexuelle. Il se fait magnétiser par lui — or, Freud a montré que l'ascendant hypnotique de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé est un ascendant érotique. Templeton tient donc Bedloe sous sa dépendance, il le pénètre de ses effluves, agissant tout comme l'érotisme par les nerfs. Enfin, pour le soigner d'un mauvais rhume, il lui fait appliquer des sangsues aux tempes. Mais une sangsue venimeuse se trouve parmi les sangsues médicinales. Elle tue Bedloe, que le docteur pénètre ainsi de « son phallus-serpent et par là de son venin-sperme » — comme, dans une vie antérieure, le double de Bedloe avait été, en Inde, tué par la flèche empoisonnée et serpentine d'un ennemi. (Dans l'inconscient l'ennemi est souvent une figuration du père.)

« Il y a là, dit Marie Bonaparte, une représentation classique, sur le mode sado-phallique, d'un commerce homosexuel passif avec le père, attitude par laquelle ont passé presque tous les petits garçons et qui persiste dans l'inconscient de maint homme. Le lieu d'entrée par la tempe est dû à un déplacement classique de bas en haut occasionné par la censure. » On sait que, pour les psychanalystes, la censure est une « instance » psychologique qui s'efforce d'empêcher certains contenus refusés par la conscience morale d'apparaître tels quels dans le rêve et qui déguise ces contenus, le plus souvent sexuels, ne leur permettant de surgir que sous la forme de symboles admissibles par cette conscience.

La passivité féminine envers le Père trouve une expression plus forte encore dans *La vérité sur le cas de Monsieur Valdemar*. Ce Monsieur Valdemar se fait hypnotiser *in articulo mortis*, et, pendant sept mois, de sa langue noire et gonflée, émet une voix d'au-delà. Quand on le réveille, en moins d'une minute, il tombe en pourriture. « On dirait, commente Marie Bonaparte, que la passivité érotique par rapport au Père à son magnétisme, à son influx ner-

veux, est ici rendue au Père, retournée contre lui, de façon à revenir se confondre, sur le mode magnétique nouveau, avec le crime œdipien. »

Quiconque a lu dans sa jeunesse les *Histoires Extraordinaires* n'a pu oublier les horreurs du conte : *Le Puits et le Pendule*. Mais rares sont les lecteurs qui ont pu deviner les affects inconscients profonds que Poë portait jusqu'à leur propre inconscient, pour conférer à ses contes un mystérieux pouvoir d'envoûtement. Des Inquisiteurs sadiques enferment un malheureux dans un cachot. Ils le fixent étroitement avec une sangle et font lentement descendre vers lui un pendule fait d'un croissant d'acier coupant comme un rasoir. Par bonheur, des rats, attirés par un reste de viande huileuse, délivrent le prisonnier au moment où le terrible cimetière va le déchirer. Mais les Pères Terribles de l'Inquisition veillent, et ils lui réservent un supplice plus effroyable encore. Le cachot est formé de parois de fer chauffé, qui se resserrent peu à peu pour obliger le corps brûlé et contorsionné de leur victime à tomber dans un puits vertigineux qui descend dans l'abîme. Au moment où le prisonnier bascule un bras saisit le sien : celui du Général Lassalle, qui vient de s'emparer de Tolède. « Ainsi, dit Marie Bonaparte, le conte se clôt sur cette sorte d'opération césarienne effectuée au profit du supplicié, par le Général Lassalle en personne, incarnation du Bon Père opposé à ces Mauvais Pères qu'étaient les Inquisiteurs. »

L'emprisonnement du condamné dans un cachot sinistre est un fantasme du désir inconscient, exprimé sous le signe négatif de l'angoisse, de faire retour au corps maternel. Le fils garrotté, emmaillotté comme un nouveau-né, immobile comme un fœtus, assiste, enfermé dans le cachot cloacal, au côté de sa Mère avec le Père castrateur, figuré par le pendule oscillant phallique. Il faut se souvenir que l'enfant qui a assisté à la scène fondamentale, le côté des parents, s'est identifié à l'un ou à l'autre suivant que l'élément mâle ou l'élément femelle prédomine en lui. En effet, comme le pensait Freud, chez tout individu il y a un mélange des caractères des deux sexes.

Sur ce point les observations de la psychanalyse restent valables, bien que l'endocrinologie n'ait pas confirmé la thèse de Freud, qui pensait que la différenciation sexuelle était due aux quantités des hormones mâles ou femelles produites par les gonades d'un même individu : en effet

l'excès d'hormones du même sens provoque parfois, paradoxalement, l'apparition du sexe opposé (voir *Sexologia Lexicon*. Ed. Gauthier). Alors que dans *Le Puits et le Pendule* l'attachement au Père se manifestait sur le mode passif, dans le poème cosmique *Eurêka* tout en restant homosexuel quant à l'objet, cet attachement se manifeste sur le mode actif. *Eurêka* fut composé par Poë, en pleine crise de paranoïa, après la mort de Virginia, la femme-enfant. Dans ce poème étrange et parfois génial, la gravitation newtonienne devient une expression de la tendance au retour vers Dieu, elle est érotisée et assimilée à l'amour du mystique pour son Dieu, autrement dit du fils pour le Père. Mais Dieu, présentement, n'existe que dans la Matière diffuse et l'Esprit diffus de l'Univers. Seule la concentration de cette Matière et de cet Esprit pourra reconstituer le Dieu individuel. Ainsi le Fils à son tour engendre le Père salvateur aimé et redouté. Pour l'enfant le premier Dieu, représentant la force surnaturelle est toujours le Père, et l'homme se crée lui-même selon l'image de Dieu pour devenir son image. Tel est le thème du « fantasme homosexuel cosmique » (M.B.) d'*Eurêka* qui termine la carrière littéraire de Poë.

Que penser de la brillante construction de Marie Bonaparte ? L'homosexualité latente de Poë ne fait guère de doute : il est de ceux auxquels *Arcadie* aurait probablement évité l'alcoolisme et la névrose. Un certain proverbe anglais dit que : « Les paroles dures n'ont jamais brisé d'os ». Cependant nous savons combien les commérages peuvent répandre de vibrations malfaisantes pour les victimes des préjugés sociaux, alors que les mots d'amitié peuvent guérir bien des tourments moraux, s'ils sont prononcés avec le consciencieux effort de remonter à un degré de pleine sérénité l'esprit de ceux qui sont à notre contact.

Dans l'étude psychanalytique de Poë je distinguerai deux aspects : une explication génétique des structures individuelles de Poë (à laquelle je ne crois pas, car l'homosexuel, dès sa naissance est déterminé dans son esprit et dans sa chair pour toute sa vie affective) et d'autre part une analyse des structures psychologiques montrant que, dans la création, ce qui n'est pas conscient est plus important que ce qui est conscient. Cette analyse des systèmes structurés (« un Kantisme sans sujet transcendantal » pour employer un mot de Paul Ricœur) explique l'intérêt que l'école psychanalytique française contemporaine porte à la

linguistique, de la même façon que l'anthropologie structurale : la loi de Zinff, par exemple, nous montre que, en parlant et en croyant parler librement, nous sommes en fait gouvernés par des structures qui sont antérieures à l'immersion de sens à notre propre pensée. La compréhension du poète s'opère chez le lecteur sur le fond d'un sentiment de parenté entre les hommes et d'amitié tendre.

Je ne dirai pas, comme « l'homme au magnétophone » de Jean-Paul Sartre, que le psychanalyste ne peut que « refiler aux gens ses problèmes de père dont il ne sort pas et traîner ses victimes comme ça avec le problème du Père » (cf. *Les Temps Modernes*, avril 1969). Mais comme il est étrange de vouloir découvrir dans *Eurêka* un « fantôme homosexuel cosmique » !

Sans doute ce poème contredit la Genèse biblique et la fin du monde selon l'Apocalypse de saint Jean. Mais tournons-nous vers la spiritualité hindoue. On y découvre qu'il n'y a pas de commencement ni de fin des temps. L'univers actuel est la suite d'un Univers précédent et le précédent d'un Univers suivant. Cette période de durée d'un Univers a été chiffrée à plusieurs milliards d'années terrestres. Elle comprend deux phases, l'une d'activité croissante, l'autre d'activité décroissante, appelées le respir et l'aspir de Brahma. Tout émane de Brahma, tout retourne à lui. Cela n'est pas homosexuel, c'est spécifiquement hindou. Et cette conjonction de la pensée de Poë avec celle de l'Inde, nous en trouvons l'analogue, comme le rappelait récemment E.H. Geneslay, dans *La chute d'un Ange* de Lamartine, huitième vision, où un vieillard qui a reçu et abrité dans sa caverne Cedar et Daïdha, son épouse, et leurs enfants, fuyant leurs bourreaux, leur donne un enseignement contenu dans un livre saint (qui n'est pas la Bible) :

« Où la vie et la mort, le temps et la matière
Ne sont rien en effet que formes de l'esprit. »

« Or le ciel et la terre, et ce que Dieu renferme
Dans un jour éternel, tout est né d'un seul germe :
Et ce germe est de Dieu la pensée ou la loi. »

Lamartine écrivait ces vers sans connaître la métaphysique de l'Inde, qui présente la Création comme l'idéation de Brahma. Au lieu de nous « traîner avec le problème du père » n'est-il pas plus simple de penser avec

E.H. Geneslay que « ces sortes de vérités apparaissent dans l'esprit de l'homme par les voies mystérieuses de l'entendement et que leur rencontre est un indice de leur valeur » ?

Camille Flammarion a comparé la liberté restreinte de l'homme sur terre à celle du passager de paquebot qui est libre d'aller de babord à tribord et de proue en poupe sur le navire, mais est incapable de changer la direction de celui-ci. Le déterminisme a fait de nous ce que nous sommes. Le psychanalyste n'y peut rien changer. Mais le libre-arbitre nous permet d'involuer vers le bas ou d'évoluer vers le haut — sinon vers les créations géniales de Poë, au moins vers ce qu'il a manqué, alors qu'il aurait pu en tirer une source sans fin de plaisirs et de délices.

SERGE TALBOT.

MAURICE CHEVALY

ZIDORE, ANGELUS PARLE

EDITIONS JOSE MILLAS-MARTIN

LES PARAGRAPHES LITTÉRAIRES DE PARIS

— Prix : 10 F —

29, rue Boyer, Paris-20^e

JALOUSIE !

QUEL EST TON VISAGE ?

La jalousie est un sentiment complexe qui s'élabore dans plusieurs domaines : nous ne retiendrons ici que le seul domaine de l'amour « conjugal ».

Il est assez courant d'entendre condamner la jalousie, considérée comme un défaut pour deux raisons : l'une, parce qu'elle est le signe d'un manque de confiance envers l'être adulé, l'autre, parce qu'elle témoigne — disent certains — d'un sentiment abusif de « possession » de l'être aimé : nul n'ayant le droit de s'approprier la liberté de quiconque, fût-ce de l'être le plus cher.

A l'opposé de ces théories, par certains aspects, respectables, je ne crains pas d'affirmer que quiconque n'est pas jaloux, ou n'a pas été effleuré, ne serait-ce qu'un jour, par la jalousie, n'a jamais aimé.

C'est que l'amour, le vrai, l'amour-sentiment, l'amour-passion, n'est pas une mince affaire. Il implique un engagement total de soi envers un autre être, à un degré tel que le couple, lorsqu'il parvient à une semblable harmonie, ne fait plus qu'un, en deux êtres ; c'est toi en moi, c'est moi en toi, voilà le seul sens que j'accorde à l'amour, dans son acception la plus noble.

Dès lors qu'une telle harmonie, une telle identité de sentiments, sont réunies, à quoi bon être jaloux ?... Pour les deux mêmes raisons que j'ai énoncées plus haut, condamnant la jalousie : « confiance » et « possession ».

Il faut savoir que tout être humain est « de chair » et donc, susceptible de faiblesse. Se croire à l'abri d'une telle faiblesse de la part de celui qu'on aime et dont on se sait aimé, c'est de l'inconscience ou de l'outrecuidance. « Une passade, direz-vous, qu'importe, si les sentiments envers l'être aimé demeurent ? »

Je reviendrai plus loin sur cette notion de l'amour.

Quant au sentiment de possession qu'implique, pour certains, la jalousie, c'est une fausse interprétation de ce sen-

timent. Je possède une voiture, parce que je l'ai achetée et si l'on m'en dépossède, je me révolte, je ressens une frustration, un dépit, une colère sourde : on m'a volé. Si on me « vole » l'être que j'aime, c'est une blessure que je ressens, la plus cruelle qui soit, car il n'existe pas de baume pour la panser : on peut racheter une voiture, on ne peut pas racheter son amour. Comme je le disais précédemment, il y a dans l'être aimé une partie de soi-même, pour ne pas dire toute sa vie : qu'est-ce donc que s'inquiéter d'un retard — qui peut être signe d'accident — qu'est-ce donc que l'ennui de l'éloignement, qu'est-ce donc que l'image de l'être chéri qui surgit dans les moments de solitude, qu'est-ce donc que l'émotion qui fait battre le cœur lorsqu'on aperçoit dans la foule de la gare l'être aimé qui vous attend, qu'est-ce donc que tout cela ?... sinon la joie immense de retrouver soi-même dans l'autre, soi-même dans la chair de l'autre, soi-même dans les joies de l'autre, soi-même dans les larmes de l'autre, aussi, dans les larmes surtout, peut-être... Alors, si cet autre-là, si cet autre « moi » s'en allait un jour, j'ai peur des larmes que je verserais !

La jalousie, bien moins qu'une implication de possession, est le reflet d'une crainte de perdre l'être aimé qui représente la seule, la vraie « sécurité » de notre besoin d'aimer. Si toutes ces forces, tous ces élans qui sont en nous, nous les avons cristallisés sur un même être, cet être-là ne saurait partir, ou seulement trahir un instant notre confiance, sans que nous en ressentions comme une mutilation.

Certes, la jalousie a parfois, a souvent, des manifestations violentes, cruelles, voire injustes : mais mon propos n'est point de souscrire aux conséquences de la jalousie, aux actes, le plus souvent répréhensibles, qu'elle entraîne. Mon propos est seulement de prétendre que la jalousie est un sentiment normal, qui va de pair avec l'amour. Je condamne les actes coercitifs qui peuvent découler de la jalousie, mais je pense que la jalousie est un sentiment naturel. Je ne cherche nullement à l'ennoblir, je veux simplement dire qu'il est implicitement contenu dans l'amour. Je suis trop convaincu que l'amour est d'abord et avant tout un élan, une adhésion volontaire, pour souscrire à toute tentative de contrainte pour retenir l'être aimé. L'amour n'a pas pour but d'enchaîner un être, ni de l'étouffer dans une possession abusive : on ne force pas quelqu'un à aimer. Toute tentative dans ce sens aboutirait inéluctablement à l'opposé de ce que l'on rechercherait : au lieu de s'attacher un être,

on le verrait n'aspirer qu'à fuir ce joug. Car je suis profondément convaincu que le seul amour valable et durable est celui qui n'est fait que de spontanéité, donc de sincérité. Mais l'on ne s'étonnera pas que j'envisage cette sincérité sous le seul angle de la fidélité (cf. « Amour et Fidélité », *Arcadie*, n° 196).

On trouvera dans cet article une idée qui m'est chère : une « passade » ne porte pas d'autre nom que celui de la trahison envers l'être aimé. J'ai déjà dit que plaisir sexuel et amour étaient pour moi des données indissociables, car il n'y a pas deux façons d'éprouver la jouissance totale au moment de l'orgasme sexuel : c'est donc bien à ce moment précis qu'on trahit celui auquel on a voué sa vie et son amour.

Je sais bien que dans des périodes d'éloignement de l'ami, « la faim, l'occasion, l'herbe tendre... » — comme a dit le poète, nul homme n'étant un pur esprit, il est possible que l'on succombe à un désir violent. Il ne serait pas généreux d'en vouloir à l'ami que l'on aime, au point d'en faire un drame ! Mais il me semble que si tel cas se présentait, il serait bon de le garder pour soi, de ne pas en informer son « conjoint », à l'inverse de l'attitude de certains — homosexuels ou hétérosexuels — qui s'avouent au grand jour leurs aventures réciproques, « extra-conjugales ». Plutôt qu'une marque de confiance, de sincérité, envers le « conjoint », je vois là une désinvolture insultante à l'amour que l'on porte à son ami, si cet amour est vraiment sincère. C'est agir un peu à la manière d'une femme qui, recevant un bouquet de roses de son mari, s'empresserait d'en donner une à « un bon copain » de passage...

Je pense que certains lecteurs pourraient voir, dans l'attitude secrète que je préconise, une hypocrisie ou une lâcheté. Je crois plutôt qu'il y a « des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire », surtout si elles risquent de faire du mal à celui qui les entendrait. Car en fait, dans *l'aveu* d'une aventure « extra-conjugale », je vois deux explications :

— Ou bien les partenaires se sont mis d'accord pour garder chacun sa liberté et faire profiter l'autre du récit de ses aventures érotiques : je laisse à chacun le soin d'apprécier la profondeur d'un tel amour et, de ce fait, de juger de la nécessité de former « un couple » sur de telles bases !...

— Ou bien, cet aveu revêt pour celui qui se sent sincèrement coupable, l'aspect d'une véritable confession, à

laquelle sont liés naturellement le pardon de l'autre et la libération de la conscience du « pécheur ».

En résumé : « je me sens mieux maintenant que je t'ai tout avoué... » (On serait tenté d'ajouter : « et tant pis pour toi si ton cœur saigne !... »). Je pense plutôt que celui qui a le sentiment d'avoir commis une mauvaise action en trompant son ami, s'il en éprouve un remords réel, eh ! bien, il devra le garder tout seul, le porter comme une croix, ce remords, à vie... s'il le faut ! C'est trop facile d'espérer l'absolution dans un aveu qui ne peut que faire souffrir l'autre !

L'idéal, mon idéal, on le connaît : n'aimer qu'un être et lui demeurer fidèle. Si je n'ai pas assez de force pour résister à une tentation et que je succombe, j'expierai ma faute tout seul, en en gardant le remords, mais je n'infligerai pas à celui que j'aime la torture de l'aveu que je lui ferais : je pense sincèrement qu'une telle confession lui ferait plus de mal que de bien, parce que je le pense, parce que je l'espère, parce que je le souhaite, comme moi, jaloux !

Etre jaloux c'est ressentir ce pincement au cœur à l'idée que celui qu'on aime pourrait être dans les bras d'un autre, ne fût-ce qu'un instant.

Aimer, c'est aussi, parfois, savoir se taire !...

ERIC-MARCEL GARMERRE.

ANDRE GIDE

CORYDON

Une luxueuse réédition de ce « classique »

par LA GUILDE DU LIVRE — 15 F

BOULEVARD DE LA CHAPELLE

par CLAUDE MAILLARD.

Je ne sais pas s'il faisait froid, j'étais pressé. A la station Miromesnil, il n'y avait pas de taxi. J'attendais, trouvant ridicule de ne pas avoir téléphoné de chez moi à un S.O.S. quelconque.

De la voiture, qui arrivait, descendaient deux vieilles dames. L'une était aveugle, elle avait une canne blanche. L'autre tenait à la main un sac à provision ; en me voyant, elle s'excusait timidement. Je souriais puis détournais la tête. Le chauffeur m'observait. Lui aussi souriait.

Je claquais la portière :

— Le studio de Boulogne... en passant par le Bois s'il vous plaît.

Dépliant mon journal, j'ajoutais :

— Le plus vite possible, je suis pressé.

— C'est dommage.

La voix comme la réplique était inhabituelle. Je levais les yeux. Dans le rétroviseur, il y avait un front banal et des sourcils épais. D'un ton neutre, je disais :

— L'Étoile, l'avenue Foch, le premier lac...

— Je connais.

De nouveau je le regardais mais cette fois-ci de dos. La nuque était laide. Trop forte, avec des cheveux noirs légèrement frisés implantés bas. Gênant ; oui, il était gênant, non seulement par son cou mais par sa carrure de sportif en veston mal coupé. Comme il était large ! J'allais d'une épaule à l'autre et mes mains restaient à plat sur le journal.

Il devait être grand, à moins qu'il n'ait de petites jambes.

Du dossier du siège, beaucoup de centimètres dépassaient.

J'en étais là de mes investigations quand il dit de la même voix grave et voilée :

— Vous êtes très beau.

BOULEVARD DE LA CHAPELLE

Il se taisait le temps de dépasser un camion et répétait :

— Vraiment très beau,
comme s'il cherchait à m'en persuader.

— On a dû vous le dire souvent, n'est-ce pas ? Mais moi je suis sincère. Vous ne me croyez pas ?

Je le laissais seul avec ses interrogations. Alors il enchaînait :

— Je n'ai pas l'habitude de faire des compliments, surtout à des clients. Et vous devez penser...

Mon silence l'embarrassait et l'empêchait d'achever sa phrase.

Il en commençait une autre qu'il ne terminait pas.

— Vous me prenez pour...

Un léger haussement d'épaules le fustigeait mieux qu'une semonce.

— Je ne croyais pas vous importuner.

J'esquissais un sourire bien élevé. Il en profitait pour se retourner et y répondre. Son profil un peu lourd ne manquait pas de charme. Le nez aquilin avait quelque chose de viril tout à fait satisfaisant, la bouche et l'œil se ressemblaient puérils et gourmands avec une certaine tendresse. Mon sourire n'était plus agacé, il s'effaçait. Et lui gentiment disait comme pour me récompenser :

— Voulez-vous fumer ?

Je le remerciais sans prêter attention au paquet de gauloises qu'il me tendait.

— Vous préférez les blondes... je n'en ai pas.

Pourquoi ajoutait-il « excusez-moi » d'une voix un peu méchante ?

Dans les jardins de l'avenue Foch, des nurses poussaient des landaus, des enfants et des chiens sages se promenaient, des vieillards frileux prenaient l'air à petits pas. C'était ennuyeux.

Aussi ennuyeux que la conversation du chauffeur et la répétition qui m'attendait. Sur le plateau, caméramen, comédiens, techniciens devaient regarder leur montre. J'étais en retard. Non que je jouasse à la vedette mais simplement par négligence. Depuis huit jours, nous tournions la même scène et les phrases commençaient à s'user. Les mots perdaient du poids mais mon texte passait mieux, avec la facilité et le naturel apparent que donne l'habitude.

— Etes-vous toujours aussi pressé ?

Dans le rétroviseur, je trouvais des yeux qui, tout en

— Combien vous dois-je ?

— Rien.

— Non... C'est ridicule.

— Peut-être, mais ça me fait plaisir.

Il m'aidait à ouvrir la portière. Son bras allait de son siège à ma main. Et c'est moi qui le regardais mais il avait les yeux baissés.

Sur le plateau 3, on tournait.

— Vous êtes en retard.

Nos regards se croisaient, non pour nous dire bonjour mais pour nous dévisager. Mon maquillage à la va-vite me donnait moins d'assurance. Ah ! quelle séance. Dire qu'il m'encourageait de la voix et du geste.

— Vous devriez vous reposer. Du reste, ce soir...

Il rentrait seul. Et je retrouvais, au lieu de l'hôtel particulier, mon deux pièces premier étage et sur cour. Tout allait-il se casser à cause d'un chauffeur de taxi que je n'avais même pas touché ! Oh, que je le retrouve et je lui cracherai mon mépris au visage.

En sortant du studio, je regardais à droite et à gauche. A chaque taxi qui passait, je m'arrêtais. Dans ma chambre, je répétais à petite voix :

— Je suis ridicule. Demain...

Mon vieil amant me trompait avec le jeune premier. Il était encore gentil avec moi mais pour combien de temps ? A la fin du tournage, rien n'irait plus. Messieurs les metteurs en scène, les caméramen, les maquilleurs, les figurants, faites vos jeux... J'allais de nouveau être la petite boule qui saute sur les cases. Rouge, noir, chiffre pair, rien ne va plus.

Et voilà que je m'en réjouissais. Vive l'inconnu ! Mais il avait un visage que j'avais déjà vu, un corps que je savais dur et sentimental, une voix brune et des exigences.

Dehors je hélai un taxi pour aller à la station Miromesnil.

CLAUDE MAILLARD.

LES DEUX AMIS

On m'avait toujours parlé de Christian et de Philippe comme d'un couple modèle et, comme je n'en connaissais guère dans le monde où nous sommes (et je ne parle pas seulement du monde particulier des amitiés particulières, mais de ce qu'il est convenu d'appeler Le Monde par une intempérance de langage), j'avoue, oui, j'avoue que la curiosité, premier désir de l'âme humaine, s'il faut en croire la sainte Bible, m'avait souvent sollicité à leur sujet. Aussi y avait-il bien de l'empressement de ma part à saisir une invitation que j'avais cueillie au vol, à l'exemple du renard astucieux de la fable, mais d'un renard qui n'aurait employé que les armes de l'amitié la plus vive et la plus sincère à l'égard d'une relation commune dont l'amabilité fut de nous mettre en rapport. Christian ? Philippe ? Leurs deux prénoms, nos adresses courtoisement échangées, une invitation formulée au téléphone, voilà tout — ou presque tout ! — et je pensais — Dieu sait pourquoi ? — à « l'Escalier », en grimpant deux à deux les marches de celui qui menait à leur appartement. Ils étaient jeunes (respectivement 25 et 26 ans). Ce serait, n'est-ce pas, la seule différence. Certes, ils n'évoluaient pas dans cet autre petit monde de la coiffure où la Virilité s'édulcore dans les petits soins, les minuties coquettes et les propretés savantes et où l'art de couper les cheveux en quatre passe trop vite de la pointe du ciseau à la futilité du geste. Ils seraient donc un peu moins ridicules. Car nous restons prisonniers de notre univers culturel. Le couple homophile nous paraît, à nous autres homophiles, une espèce de reproduction grotesque de l'autre, où les rôles et les fonctions doivent se distribuer, les supériorités et les faiblesses s'affirmer, les tâches quotidiennes et ingrates se répartir. Nous oublions cette période de l'histoire de l'humanité, où la pédérastie grecque devenue philosophie à travers le platonisme, donnait à l'amour qui ose dire son nom ses lettres de noblesse, son code et jusqu'à son modèle. Nous jugeons par rapport à la conscience sociale intériorisée. Nous portons sur nous

le regard d'autrui et cette véritable aliénation nous rend étrangers à nous-mêmes. Elle nous dicte nos pensées, nos jugements, nos opinions et notre manière de vivre l'homosexualité. Ne devrait-il pas y avoir une sorte d'hygiène mentale qui nous débarrasse de toutes ces impuretés pour tout soumettre à la logique interne du moi, volonté d'identité, de connaissance et d'acceptation, au lieu de ce conformisme béat et moutonnier ? Voyons-nous, pour la première fois, deux garçons livrés ensemble aux joies de la danse, enlacés, joue contre joue ? Une part de nous-même, celle qui nous vient d'autrui et qui introduit ce divorce entre nos principes et nos actions, cette part de nous, sans nous, refuse l'image présentée, en adoptant parfois le masque de l'esthétique : moins de variété et trop de similitude nuiraient à la beauté qui exige deux pôles d'attraction dont les éléments renvoient l'un à l'autre. Bref, nous sommes incapables de regarder ce couple avec le regard naturel que jette, par exemple, un hétérosexuel sicilien habitué à voir ce genre de spectacle dans un pays qui cloître les femmes et qui les relègue à la maison des parents ou au domicile conjugal. Un hétérosexuel occidental n'est choqué ni dans son goût ni dans son sens de l'esthétique lorsqu'il contemple deux femmes adonnées aux mêmes distractions. Or, les objets sont identiques et s'il les aime, c'est que son orgueil de mâle n'en souffre pas, l'homosexualité féminine étant vite assimilée à une tentative de singer la masculinité, valeur suprême à leurs yeux, tandis que l'homosexualité de l'homme devenant une effémination est vite dépréciée parce que, dans son ensemble, la société occidentale est une société où les valeurs féminines sont niées, ce qui explique la fréquence des guerres qui se reproduisent en suivant le rythme biologique des générations. Ceci étant dit pour montrer que les attitudes intellectuelles qui ne sont pas conditionnées par notre façon originale de sentir viennent du Sur-Moi, donc de la Société et doivent à ce titre être rejetées comme une contradiction, en bonne logique syllogistique. Tous nos préjugés sont à ranger au nombre de ces contradictions, comme, par exemple, ce désir illusoire de paternité né de la nécessité sociale d'affirmer sa virilité et de s'assurer la puissance par une enviable postérité, à l'époque de l'enfance du monde, des rivalités de clan et des transmissions héréditaires. Enfin, j'étais encore pénétré de ces méprisables préjugés lorsque j'entrai dans l'appartement de mes deux futurs amis, puisque nous étions appelés à faire connaissance et que j'excusais d'avance leurs

travers, en raison des mots d'esprit qu'ils allaient me permettre de faire à leur dépens. Tant il est bien vrai qu'il y a une forme d'intolérance si naturelle aux humains que les premières victimes de cette intolérance n'ont de cesse qu'ils n'aient enfin trouvé des souffre-douleur incapables de respecter plusieurs règles du jeu social là où eux-mêmes, par faiblesse, peut-être, se contentent d'en enfreindre une seule, relativement au goût des garçons.

Christian et Philippe se tenaient devant moi. Ils ne portaient aucun de ces vêtements étroits et fantaisistes que la nouvelle mode a répandus parmi nous. Leurs cheveux ne retombaient pas en boucles sales sur leurs épaules et ils ne sacrifiaient pas à ce conformisme de la contestation, se contentant seulement de lui emprunter ce qu'elle avait de meilleur, ses idées, sans en adopter l'uniforme stéréotypé. D'ailleurs, leur profession exigeait un maintien sobre et bourgeois. Christian était un jeune professeur d'histoire qui, en sa qualité de licencié et de maître ès-lettres, enseignait comme adjoint d'enseignement, délégué par le Rectorat dans un collège d'enseignement technique. N'ayant pas eu le Capes, il n'était pas encore titularisé. Philippe occupait les fonctions de chef de rayon dans une importante librairie provinciale, ayant la direction d'un vaste département qui comprenait toute la littérature générale. C'est ce qu'ils me confièrent tous les deux avec beaucoup de simplicité, à la minute où chacun examine l'autre sur le plan des titres et des responsabilités, minute qui suit invariablement celle des présentations et où l'on estime son prochain en fonction de son compte en banque hypothétique. Christian et Philippe (je ne puis les dissocier dans mon esprit) avaient ce genre de beauté mâle qu'un œil exercé découvre sur le stade ou dans les défilés militaires : grands, bien proportionnés, musclés, les épaules larges, le teint basané, les cheveux bruns...

Je les considérais avec cet air d'intérêt soutenu que nous avons tous, en regardant d'autres garçons, nous obstinant à croire possible l'incertain, avec cette rage du chasseur attentif à ne pas épargner son gibier. Mais ils exprimaient tant de candeur innocente, de cordiale sympathie et d'aménité que ma honte en fut redoublée. Ne serions-nous pas capables d'amitié désincarnée, de cette amitié sexuée que ne domine pas la sexualité et qui se réalise le plus souvent avec des personnes du sexe opposé ? Pour mon honneur, j'aimais à le croire et je m'adressais les plus vifs

reproches en prenant place dans un bon fauteuil qui me tendait ses bras hospitaliers. « L'Escalier », comme nous en étions loin maintenant ! Ils se comportaient avec un naturel pudique et sourcilieux, sans gestes tendres ou même équivoques, assis l'un à côté de l'autre avec des poses charmantes. Christian foulait de ses jambes nerveuses un tapis en poils de chèvre tandis que sa main droite reposait sur le velours de son pantalon, à la hauteur de sa cuisse. Sa main gauche caressait négligemment le dossier du canapé où elle se promenait, n'osant peut-être pas effleurer la nuque soigneusement rasée de Philippe qui, songeur et le menton appuyé sur son robuste poing fermé, noyait le soleil éclatant de ses yeux jaunes pailletés dans l'océan bleuté de sa rêverie, infinie comme lui... Ils ne se permettaient ni regards appuyés, ni pressions de main, ni aucune de ces complicités faites pour l'orgueil de l'amour-propre et où le sentiment vrai a si peu de part. Ils vivaient ensemble depuis deux ans, accomplissant tous les deux et alternativement, les soins domestiques, ne se limitant jamais, là comme ailleurs, à la répétition d'un seul rôle, répétition si éloignée de notre morphologie, de notre caractère et de l'égalité qui doit présider aux relations d'un couple de mâles. Ayant horreur du mensonge et de l'hypocrisie, ils avaient voulu que chacune de leurs familles respectives soit avisée — sans attendre la rumeur faussement charitable du public — de la nouvelle de l'engagement irrévocable qu'ils avaient pris l'un vis-à-vis de l'autre, un engagement renforcé par cette officialisation. Elles n'avaient pas désapprouvé, préférant la stabilité au vagabondage des cœurs et des sens et ne souhaitant pas contrarier une tendance qui leur paraissait d'autant plus naturelle qu'elle triomphait malgré les tabous, les interdits, la réprobation sociale et la culture ambiante. Les uns, la très grande majorité, suivaient la pente ordinaire ; les autres, une petite minorité constante et permanente dans l'histoire de l'humanité, devaient la remonter et, s'ils parcouraient une route aussi difficile, c'est qu'ils y étaient poussés par une force supérieure à celle qui caractérisait le mol abandon des premiers. Hommes et femmes du xx^e siècle, les membres de chacune des deux familles ne croyaient plus à cette Nature, exaltée par le xviii^e et à laquelle il fallait se conformer, qui était le masque dont les philosophes avaient paré l'Idole déchue — Dieu ! — pendant ce carnaval de la raison, qui servit de prologue aux journées révolutionnaires et à la destruction de la seconde Idole étayée par l'autre : le Roi ! Pour eux, il y avait l'individu

et ses aspirations et ils jugeaient qu'une action indifférente à la société pouvait lui devenir utile si on l'inscrivait dans une hiérarchie de valeurs, en l'intégrant dans sa marche générale, sans pourtant faire entrer l'individu minoritaire dans des cadres qui n'avaient pas été créés pour lui, car ils se moquaient bien de ces caricatures hollandaises du mariage à l'époque de l'ébranlement de cette institution. Il faut ajouter que cette prise de conscience avait été favorisée par la sincérité des jeunes gens. Trop d'homophiles négligent ce moyen et, comme ce sont les plus discrets, les plus virils, les plus représentatifs, on a coutume de juger la grande masse à travers ceux qui se conforment à l'archétype courant, produit de la rigueur morale, repris par des auteurs en mal de copie, des psychanalystes sans pratiques et de jeunes recrues, soucieuses d'affirmer une prétendue virilité à si bon marché. Toujours est-il que les parents de Philippe et de Christian savaient et ne désapprouvaient pas. Tous leurs amis aussi et ceux qui l'ignoraient ne l'étaient certainement pas. Je leur demandais aussitôt pourquoi ils avaient jugé utile de confier un pareil secret à des étrangers et s'il n'y avait pas de la forfanterie ou ce goût du scandale que j'avais relevé avec malignité chez nombre de nos semblables. Christian me répondit en le niant formellement. Bien au contraire, ils avaient l'impression d'avoir parfaitement satisfait aux exigences de l'amitié, incompatible avec le mensonge et la dissimulation. Aux autres, ils ne le disaient pas. Avons-nous l'habitude de trahir les secrets de notre vie privée et de faire profiter de cette trahison des êtres qui nous sont complètement indifférents ? Ils n'avaient pas manqué de rompre avec tous ceux qui se croyaient en droit de leur faire des reproches, l'amitié leur paraissant inséparable d'une estime qui s'accorde à l'intelligence et à la culture, une intelligence et une culture dont ils doutaient après un tel désaveu dans une époque dominée par les découvertes du freudisme et de la psychologie contemporaine. Ils avaient choisi la vie commune, parce qu'elle constitue l'apprentissage des responsabilités. Sans elles, ne se laissaient-ils de me répéter, rien ne dure, rien de constructif ne s'édifie, rien qui dépasse l'activité ludique de la sexualité ne réussit à percer. Ils croyaient à la fidélité, se gardant bien de fréquenter les bars spécialisés ou d'autres lieux qui en sont les écueils. Ils écartaient les tentations absurdes de la jalousie, persuadés qu'elle est odieuse si elle n'est pas fondée et tout à fait inutile dans le cas contraire. Pour eux, la fidélité n'était

pas obtenue au prix d'une contrainte ou d'un effort. Elle était la formule algébrique de leur amour, une conséquence normale plus qu'un idéal incommode. Ils s'entretenaient de tout, s'intéressaient à tout ; ils savaient que la vie commune est faite d'un peu de plaisirs et de beaucoup d'autres choses. Ils se dépensaient en activités variées, se mesurant dans les gymnases, rivalisant dans les piscines, allant au cinéma et au théâtre quand ils en avaient le temps et que leur travail le leur permettait, aussi à l'aise dans un maillot de bain ou dans un short que dans un habit et y déployant leur élégance racée. En tous cas, ils n'avaient pas l'obsession du sexe, mais ils jouissaient paisiblement, apportant là aussi ce souci de la perfection qui était le leur, perfection ennemie de l'improvisation et du laisser-aller...

Je les ai écoutés parler avec une admiration qui absorbait jusqu'à mes autres facultés. Ils me ravissaient par leurs paroles, par leurs gestes, par leur contenance et leur conviction m'emportait au-delà des réalités mesquines et des marionnettes de chair qui hantent les trottoirs et les places publiques. Un rayon de soleil jouait sur leurs visages graves et je les ai imaginés un instant, transportés sur l'Acropole et continuant leur merveilleux dialogue avec la lumière. Mais ils étaient si bien chez eux ! Toi, Philippe et toi Christian, j'aurais voulu vous remercier tous les deux pour ne pas avoir cet esprit de « L'Escalier », mais je méprise trop le siècle pour vous citer en exemple.

PIERRE FONTANIE.

DEUX COMMUNARDS OUBLIÉS

On a commémoré, de gauche à droite, le centenaire de la Commune de Paris. Les uns ont insisté sur le côté patriotique des Communards (la révolte des Parisiens en 71 contre les épouvantables Prussiens), les autres sur la Première Grande Révolution Proletarienne (comme dit le copain gauchiste, « à la base et dans l'action » !). Tout cela est évidemment très attendrissant, n'était qu'une commémoration n'a jamais réveillé les morts : demandez-le au soldat inconnu !

Mais, pour autant que je me sois recueilli sur la presse française, comme on se recueille d'ordinaire sur les tombes, il m'a semblé qu'on avait oublié deux communards (1). Oh ! bien sûr, l'un d'eux ne s'est pas trouvé réellement à Paris, le 18 mars 1871 (date de la proclamation de la Commune) ; et les historiens discutent beaucoup afin de savoir s'il courait les routes, bohémien ivre de poésie, loin de Charleville — ou si, par hasard, la police, charitable, l'avait abrité pour une nuit, avant de l'expédier chez sa maman — la trop célèbre « bouche d'ombre ». Celui que j'évoque en ces termes, vous l'avez reconnu, j'en suis certain : il s'appelle Arthur Rimbaud.

Quant au second communard oublié, c'est Paul Verlaine. Ami du Jacobin Delescluze, le poète de *Sagesse*, a participé très activement à la Commune de Paris. En effet, jusqu'à la chute de celle-ci, grâce à la recommandation de Raoul Rigault et Delescluze, entre autres, il assumait la fonction de chef du bureau de presse à l'Hôtel de Ville. L'arrivée des Versaillais l'obligea — on s'en doute — à se cacher.

Mais l'essentiel n'est évidemment pas ici dans le rôle que tous deux ont joué — ou pas — dans l'histoire de ce moment révolutionnaire, mais dans l'influence que cette Commune, dont le mystique Villiers de l'Isle-Adam a brossé

(1) Depuis que cet article a été rédigé, Pierre Gascar a publié un *Rimbaud et la Commune* (Idées Gallimard).

un tableau si vivant, si humain, si pittoresque, a exercée sur leur génie poétique. Chez Verlaine, trois textes révèlent cette influence ; en particulier : *Ballade en l'honneur de Louise Michel*, *Les Vaincus* et surtout *Mort*, poème sobre, dépouillé, d'un lyrisme bouleversant (rien de commun avec les préciosités et le sentimentalisme à l'eau de rose, souvent insupportables dans son œuvre). Quant aux écrits de Rimbaud, l'influence de la Commune les marque à un niveau si profond qu'il est parfois difficile de la distinguer des autres sources de son inspiration. Certes, Rimbaud a consacré aussi des poèmes aux Communards, aux ouvriers, à la Révolution sociale, sous une forme directement accessible. Et il faut l'entendre dénoncer alors l'ordre établi, la société bourgeoise, dans cette langue de feu, qui, depuis, n'a cessé de nourrir les nostalgies des poètes d'avant-garde. Écoutez, par exemple, ce cri de révolte sarcastique, rageur : « Société, tout est rétabli ; les orgies pleurent leur ancien rôle aux anciens lupanars... Et le gaz en délire, aux murailles rougies, flambe sinistrement vers les azurs blafards... » (*L'orgie parisienne ou Paris se repeuple.*)

Mais c'est dans cet unique chef-d'œuvre qu'est *Une saison en enfer*, où la Commune n'est pas nommée, que cet adolescent révolté, cet enragé qui tourne dans une cage invisible (ah ! mordre les barreaux de la prison ! Prendre le large !), nous la rend à jamais présente. Vertigineuse, elle se confond dans la tête du *voyant* avec l'aspiration à la « vraie vie » (qui « est absente ») ; elle est la source de cet « amour (qu'il faut) réinventer ». Mais, demandera-t-on, s'agit-il encore de la Commune réelle ? N'est-ce pas plutôt une fantasmagorie à l'image d'un délire singulier ? À cela, la réponse est prête : la poésie authentique a pour mission, si tant est qu'elle en ait une, de transformer la réalité — exactement comme une Révolution. Elle reflète l'événement qui s'est produit dans sa merveille (et dans son tumulte), mais elle le prolonge aussi, elle lui donne une dimension supplémentaire : elle nous apprend ce qu'aurait pu être la Commune, si d'aventure on lui eût permis de se développer :

« J'ensevelis les morts dans mon ventre. Cri, tambour, danse, danse, danse, danse ! » Mais la Commune est morte, et l'enfer ouvre ses portes à qui voulait « changer la vie » : tout salut individuel est impossible. Rimbaud ne connaîtra le repos qu'il n'ait fui l'Europe, oublié sa jeunesse, ses rêves enterrés. On connaît la suite. Il faudra plus d'un siècle

pour que le message du poète nous parvienne. Il faudra chercher à retrouver cette source de vie sous les falsifications commises par la famille, les « amis » du poète et l'odieux Paul Claudel (« mystique à l'état sauvage » !).

Aujourd'hui, l'œuvre de Rimbaud, poète, révolté, adolescent merveilleux, revient vers nous, plus vivante que jamais : c'est une torche prête à incendier le monde. Elle est la voix même de la Commune : elle est l'avenir.

ANDRÉ CLAIR.

DOMINIQUE DALLAYRAC

LES MALADIES VÉNÉRIENNES

(Collection « Diagnostics ». — 25 F)

par l'auteur du fameux

DOSSIER HOMOSEXUALITE (25 F)

JEAN CHALON

**UN ÉTERNEL AMOUR
DE TROIS SEMAINES**

Ed. Fayard — 160 p. 16 F

EUX

Quand la lumière et la douceur de l'air effaçaient l'amertume, il suffisait d'imaginer. Imaginer que tout était possible, que des ondes imperceptibles crevaient le silence, lançaient les messages d'inconnus qui répondaient aux vôtres, que le trop de clarté empêchait seul une rencontre. Se dire que ce jeune homme aux lèvres blondes ne marchait si vite que pour avoir l'air, simplement avoir l'air, pressé d'arriver quelque part. Se convaincre que celui-là, assis, le regard mort, à la terrasse d'un café, ne paraissait très lointain que pour faire croire à son innocence... Ils ont appris à mentir. Il y a autour d'eux, dans chaque bouffée de vent, le goût triste d'un vieux secret. Des masques qui ne tombent que pour ceux qui savent reconnaître, sous les glaces d'un air détaché, en des yeux qui se baissent brusquement, dans le martèlement d'un pas trop lent ou trop rapide, les signes invisibles du mal qu'ils cachent. Ils sont pleins de questions qu'ils n'osent pas poser, ils sont si calmes cependant qu'il faut être comme eux pour vivre leur incertitude, leur étrange souffrance. J'en ai vus qui marchaient sans hâte, comme pour mieux goûter le plaisir d'une promenade agréable par une après-midi limpide, ceux-là se trahissaient à la fin par l'imprécision de leur trajet, ni tout à fait droit, ni vraiment insouciant : les véritables flâneurs n'ont pas cette imperceptible hésitation qui fait que le pied semble se soulever à regret, avec une sorte de lassitude ; ils ne ressentent pas cette fatigue, cet accablement surnois qui donnent envie de s'arrêter, de s'asseoir ou de s'appuyer contre un mur et de rester là, immobile et tranquille, seulement à attendre et à regarder. Les autres, qui se pressent trop, on voudrait lisser leur visage, détendre leur peau, les voir s'abandonner un peu. Ils sont aux aguets, l'âme tordue, furtifs comme des voleurs. Ils n'ont pas encore appris à se moquer d'eux-mêmes, ils écoutent gronder en eux les voix de leur unique soif, humiliés peut-être de se trouver sans force devant elles. Mais ils arrivent à oublier leur honte, ils finissent par accepter que leur vie soit cahotante et noyée quelquefois sous les

draps gris du désespoir, et même ils se réjouissent de leur différence, mais aux enfants qui jouent dans les jardins ils font de pâles et tremblants sourires. Et ce sont eux que l'on retrouve, immuables, dans certains quartiers : les regards qui les reconnaissent y sont moins difficiles, ils ne craignent pas d'y être jugés, quand ils ont honte, c'est parce qu'ils souffrent d'être seuls et qu'ils sont méprisés. Ils ont des visages malades et traqués, quand on passe près d'eux on se dit qu'ils sont faibles et de plus en plus lourds et que peut-être il suffirait de leur parler pour que leurs chairs soudain se plissent de sanglots. Mais chacun va de son côté, avec son désir inutile, son humanité dérisoire. Leur sourire quand ils sourient, c'est du silence qui appelle et leur regard qui ne sait plus être tranquille fait semblant d'être calme et ne voit que ce qu'il faut voir. Le soir les trouve au bord d'un gouffre et leur corps y bascule, doucement, avec une infinie lenteur, dans un imperceptible ressac. Ils en perdent leur nom, leurs gestes de toujours, les souvenirs d'heures plus claires où de très simples choses leur étaient suffisantes. Et parce qu'il leur faut à tout prix posséder quelque chose, refermer les bras sur un corps, ils perdent leur temps et leur vie à rêver ce qui ne vient pas. Une rage de s'oublier, un désir impérieux les poussent à se chercher, toujours déçus, toujours plus fatigués, mais patients d'une patience étrange, d'un courage têtu, car ils espèrent l'impossible, une joie chaude et vivante, une longue accalmie pour la douleur, une cicatrice pour cette blessure en eux qui ne se referme jamais, cette plaie noire et lancinante, un repos véritable. Ont-ils en se regardant cet amour écœuré d'eux-mêmes, cette mauvaise tendresse pour un corps qui les oblige à s'abîmer ? Est-ce qu'ils se sentent condamnés ? Ils le veulent peut-être.

Car ils ne savent pas ou bien ils ne croient pas qu'il soit pour eux une vie différente : il suffit que le jour soit tout brûlant de visages, que les regards qui se rencontrent frémissent de mystérieux espoirs, de lueurs secrètes, en un langage de questions faciles et de réponses vaguement inquiètes.

D'autres sont beaux d'une beauté terrible qui fait mal à ceux qui l'approchent. On pense qu'ils sont intouchables et qu'ils sont différents. Leur beauté, qui leur permet tous les mépris, c'est le mur à ne pas franchir, la porte d'or d'un rêve dangereux. Ces créatures trop parfaites, nonchalantes et tranquilles, il ne faut pas les désirer ; les posséder, si

l'on pouvait, ce serait les flétrir, peut-être les détruire. Il ne faut que les aimer de loin, consentir à cette distance qui nous sépare d'eux, et adorer ce qui vient d'eux, leur pureté, leur indifférence, leur lointaine et parfaite réalité, pour supporter de se voir dans les prunelles d'inconnus, sans éclat, sans charme et sans légèreté. Ceux-là peuvent sourire et leurs gestes n'hésitent pas ; ils ignorent peut-être que leur aisance nous fait trembler ; leurs yeux, leurs cheveux, leur lumière réveillent en nous de très vieilles douleurs, de lointains chagrins d'enfance que nous ne comprenions pas, qui nous rendaient pesants et graves, et que l'amour ne consolait qu'en surface. Car il eût fallu rejeter loin de soi cette chose sans nom, venue de quelle vie mal oubliée, pouvoir cerner cette impression confuse, dire qui elle était et pourquoi elle vous prenait là, un matin, au réveil, et vous mettait au fond de l'âme une lente marée d'angoisse. Avec ses trains siencieux de visages, de sombres formes entrevues qui se sont ajoutées au fil des jours et vous laissaient sans joie et sans espoir, dans une inquiétude sournoise, rêvant d'une vie qui ne fuirait plus, une vie moins feutrée, transparente et facile, et qui ne pèserait pas si lourd.

Depuis combien d'années cette chose supplie en vous, et pourquoi cette voix si forte, lancinante, qu'il vous a fallu reconnaître et que vous avez dû apprendre à supporter, voix d'un autre que vous, qui vient de vous peut-être, oui, de vous malgré tout. Quel est celui qui avant vous vécut sa vie comme un appel que jamais rien n'a satisfait, de quelle mort d'absurde pauvreté êtes-vous maintenant l'héritier ? Est-il possible que vous ne puissiez rien savoir, vous dire que les choses sont ce qu'elles sont, et seulement cela ? Est-il possible que de ce temps saumâtre, de ces larmes contenues, de ces blessures répétées, de cette laide solitude, vous soyez le seul responsable ? Un autre crie en vous, qui souffrit sûrement ici, ou ailleurs, très autrefois, ou bien hier, il vous appelle aussi, c'est dans une autre ville, au même instant, sous un autre ciel, et dans ce double sans visage, comment ne pas vous reconnaître.

On attend, on attend et c'est tout. Nos gestes se mesurent au vide qu'ils pénètrent. Les heures pourrissent. Des amis que nous n'aurons pas rôdent sous les marronniers. On sait qu'ils vont partir : leur visage se pose sur nous, comme mille autres auparavant, il y a le choc très doux d'un corps qui tombe au fond de nous et que notre sang roulera quelques heures. Et il suffit ainsi d'un frôlement rapide,

n'importe où, un simple hasard et la vie nous accable, lourde, informe, en tourbillons de vent arides. Mais tout peut être simple, trop bref et sans mystère. Est-ce la vie ? Ils s'aiment très vite et sans s'apprendre, sans savoir le plus insignifiant et le plus vrai d'eux-mêmes, ils se prennent et se rejettent. Ils veulent que cela leur suffise, car, dans ces moments-là, cette tendresse muette de leurs corps qui se cherchent, la saveur inconnue de leur peau, les imprévus de leur chair, ils ne demandent rien de plus. Je ne sais pas s'ils vivent mais ils ont l'air sans inquiétudes, peut-être sans pensées ; ils n'ont plus qu'un désir, un seul rêve qui se réalise toujours, forcément, et qui est pauvre et sans pitié.

Mais les journées n'ont pas de fin. Il en est de toutes ces heures comme de celles qu'on a perdues hier, avant-hier, depuis bien trop longtemps. Les mêmes visages les ont traversés, les mêmes faux espoirs, les mêmes vagues de chaleur et de froid qui ne menaient qu'à un silence toujours plus profond. Est-ce une bête, un petit enfant mal oublié, cette chose pesante en nous, d'où viennent ces plaintes qui ne franchissent pas nos lèvres, ces étranges, ces douloureux battements de notre cœur, ces voix perdues qui nous condamnent ? Des silhouettes rapides avancent dans l'ombre. La nuit se lève. Leurs masques vont se défaire peu à peu. Je sais que tout à l'heure nous serons tous des loups blessés. Et soudain il est encore plus difficile de croire au bon hasard, plus triste d'être ce qu'on est, plus humiliant de se glisser, sous le ciel noir, dans la vapeur des lampadaires, au milieu d'eux.

OLIVIER VERDIERS.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LES DÉLICES DES CŒURS

de AHMAD AL-TIFACHÏ.

On sait que la littérature arabe du Moyen Age, mis à part les grands créateurs de l'âge d'or, a cultivé avec prédilection le genre « anthologie » : les recueils d'anecdotes et de citations y foisonnent, sur des thèmes divers, mais non sans quelque monotonie.

C'est l'un de ces recueils, *Les délices des cœurs*, dû à un écrivain maghrébin du XIII^e siècle, Ahmad al-Tifâchî, que traduit aujourd'hui l'orientaliste René Khawam dans une nouvelle collection, *Jardins secrets de la littérature arabe*, dont plus d'un titre intéressera sans doute les lecteurs arcadiens (1).

L'auteur a entendu rassembler, en douze chapitres, une multitude d'anecdotes, de plaisanteries, de poèmes, d'historiettes concernant divers sujets érotiques, et tout particulièrement les « homophiles » (je pense que M. Khawam traduit ainsi un terme arabe désignant les amateurs de garçons) et les « invertis ».

Dire que tout est follement drôle dans cet amas serait, certes, exagérer quelque peu. Rien n'est plus difficilement exportable, d'une culture à l'autre, que l'humour. Beaucoup des plaisanteries citées par Ahmad al-Tifâchî nous paraissent étonnamment plates, ou même incompréhensibles. Mais il reste, avec le charme du dépaysement et de l'exotisme, une énorme moisson de renseignements sur l'amour homosexuel dans le monde arabe classique, et une ample récolte d'anecdotes et de poèmes sur ce sujet.

Une réflexion s'impose à cette lecture : c'est que, si les amateurs de garçons ont été nombreux et nullement clandestins dans l'Islam médiéval (héritage, comme on sait, de la civilisation gréco-alexandrine de l'Antiquité), ils n'en ont pas moins été en butte à des plaisanteries, à des quolibets, qui n'avaient rien à envier à ceux de nos chansonniers d'aujourd'hui. Beaucoup des « bons mots » qu'a recueillis

(1) Ahmad al-Tifâchî, *Les délices des cœurs*. Traduction intégrale par René R. Khawam. Ed. Jérôme Martineau (Collection *Jardins secrets de la littérature arabe*), 1971, in-8°, 333 p. Prix : 40 F.

Ahmad al-Tifâchî sont du niveau de l'*Almanach Vermot* ou du *Hérison* — sans compter une propension très nette à la scatologie, qui est restée vivace jusqu'à nos jours dans les pays méditerranéens.

Mais on constate aussi que si l'amour des garçons donnait lieu à beaucoup de moqueries (il en était déjà ainsi en Grèce : qu'on se rappelle Aristophane), il produisait aussi de délicates fleurs littéraires, et ne suscitait, en soi, aucune réprobation particulière. Bien plus : il se mêlait à l'amour hétérosexuel, sans opposition apparente, comme en témoigne une ravissante histoire recueillie par Ahmad al-Tifâchî (p. 197-201), où l'on voit une femme se faire la complice de l'amour d'un pauvre artisan pour un jeune homme riche, en alternant avec lui dans le lit du beau garçon.

Bien entendu, les notions de « passif » et d'« actif » jouent un grand rôle dans toutes ces histoires, mais, chose curieuse, les « invertis » (passifs), s'ils sont abondamment plaisantés, ne semblent pas spécialement méprisés, et encore moins condamnés. La morale de ce recueil, si l'on veut employer un bien grand mot, serait à peu près : jouissons comme nous en avons envie, et prenons la vie en riant. (Une curieuse anecdote représente Jésus et Jean-Baptiste, l'un gai et l'autre triste : « Que t'arrive-t-il pour que tu viennes à ma rencontre en riant, comme si tu étais plein de confiance ? » demande Jean. A quoi Jésus réplique : « Que t'arrive-t-il pour que tu viennes à ma rencontre renfrogné, comme si tu étais désespéré ? », p. 15.)

On n'en est que plus étonné de voir, une fois de plus (2), M. Khawam, dans la préface, se croire obligé d'expliquer que l'accusation d'homosexualité portée contre les écrivains arabes du Moyen Age est une « calomnie », et que « la passion intensifiée peut donner lieu à une sublimation où le sexe de la personne aimée n'intervient plus » (p. 8). Venant au seuil d'un recueil où foisonnent les anecdotes les plus précises et les plus concrètes sur les « invertis » et les garçons « bien montés », une telle pudibonderie est proprement confondante. Que viennent faire, dans toutes ces histoires de coucheries ultracruées, la « passion intensifiée » et la « sublimation » ? On renonce à deviner pourquoi M. Khawam tient si fort à absoudre les Arabes du Moyen Age de mœurs qu'ils avouaient eux-mêmes si librement... Mais heureusement, ce souci n'a pas été jusqu'à l'empêcher de traduire Ahmad al-Tifâchî jusque dans ses passages les moins voilés. A nous de lire le livre... et d'oublier la préface.

MARC DANIEL.

(2) Cf. *Arcadie*, n° 183, mars 1969, p. 135-138.

FLAUBERT HOMOSEXUEL ?

« L'Idiot de la famille »

de J.-P. SARTRE.

L'énorme travail, tant de fois repris et quitté depuis plus de six ans par J.-P. Sartre, vient de paraître (1) enfin pour combler l'attente, qui tournait au désespoir, de ses lecteurs. En effet, les extraits (publiés en 1966) par les T.M. avaient donné un avant-goût de cette œuvre magistrale, comme le sont tous les écrits du philosophe ; depuis **Saint-Genet comédien et martyr** il est certain que c'est le plus important ouvrage consacré à un écrivain.

Sur le point de vue qui intéresse **Arcadie**, J.-P. Sartre apporte un très intéressant éclairage.

Le célèbre fondateur de l'existentialisme ne partage pas cependant l'opinion d'Enid Starkie qu'**Arcadie** a rapportée ici même :

« Enid Stakie accuse bien injustement le pauvre Louis Bouilhet d'avoir eu un commerce pédérastique avec Flaubert... Avec Laporte, dans les dernières années de sa vie, Flaubert se conduisit en maîtresse impérieuse et gâtée. Nous reviendrons à loisir sur ces passions complexes ; pour l'instant, nous étudions la pulsion sexuelle dans sa brutalité immédiate » (p. 687).

Sartre, comme toujours, pénètre beaucoup plus avant que les biographes classiques dans l'extrême complexité et même la complication de ce qui, dans le « vécu » de la sexualité s'insère de tendances contradictoires et équivoques. On lui doit une révélation fort importante : le rétablissement de certains passages de lettres que l'éditeur Conard (comme son nom l'indique, dirait le **Canard Enchaîné**) avait prudemment et décevantement supprimés. J. Bruneau, qui prépare une nouvelle édition de la *Pléiade*, restituera ces mêmes passages dont J.-P. Sartre a eu connaissance, par exemple :

« On avoue sa sodomie, on en parle à table d'hôte. Quelquefois, on nie un petit peu, tout le monde alors vous engueule et cela finit par s'avouer. Voyageant pour notre instruction et chargés de mission par le gouvernement, nous avons regardé comme de notre devoir de nous livrer à ce mode d'éjaculation. L'occasion ne s'en est pas encore présentée. Nous le cherchons pourtant. C'est aux bains que cela se pratique... »

(1) *Bibliothèque de philosophie*. N.R.F., mai 1971.

« La suite de la lettre fait allusion à une histoire que Flaubert présente comme comique et plutôt basse : au lieu du « jeune garçon assez joli » que l'écrivain avait avisé dans un de ces établissements et qui était absent, il tombe sur un masseur — le **kellak** — laid et quinquagénaire, qui le masturbe en réclamant un pourboire. « Je l'ai repoussé..., j'en ai ri tout haut comme un vieux roquentin. » Cette lettre à Bouilhet allume la curiosité de ce dernier qui demande la suite de l'aventure ; de la façon la plus nette, Flaubert répond qu'il a « consommé » l'œuvre commencée « sur un jeune gaillard marqué de la petite vérole et qui avait un énorme turban blanc. Cela m'a fait rire, voilà tout. » Encore ! Gustave promet de réitérer l'expérience, puis n'en dit plus jamais rien.

Sartre, avec son acuité impitoyable d'analyse, discerne dans ce récit la voix d'un « fanfaron du vice » ; non qu'il n'y croie pas ; il estime qu'en réalité Gustave a été plus troublé qu'il ne l'avoue, et s'en est défendu par le rire, et qu'il n'a pas fait grand effort pour retrouver le jeune masseur « assez joli » qui n'est jamais là : « Ce qu'il va chercher au hammam, ce n'est pas la docilité d'un adolescent, c'est sa propre soumission. » Donc, au moment même où Flaubert semble le plus défier la morale bourgeoise, il s'y soumet encore ; passer pour un amateur pervers du vice, un Satan, à la bonne heure ; mais non pas pour un être déchiré par sa propre ambiguïté et rêvant d'un retour à l'enfance passive, manipulée par l'amour d'une mère dominatrice, un être réceptif, soumis, féminin.

Le texte de Sartre prend ici une valeur exemplaire :

« Parlerons-nous d'homosexualité ? Peut-être. Mais non sans précaution. Par cette raison d'abord que notre parti pris de nominalisme nous interdit les classifications : il faut comprendre les pulsions sexuelles — comme tous les projets — à partir d'une situation complexe, irréductible à la somme de ses éléments. »

En effet, dès que l'homme se projette dans l'avenir, que ce soit par la réalisation d'une pulsion sexuelle — tel ou tel être suscite mes désirs, je projette de commettre tel ou tel acte avec lui — ou par la réalisation d'une autre passion — je veux écrire, je me sens un écrivain futur, je vais composer tel ou tel livre — cette pulsion ou cette passion qui me pousse à agir vient des profondeurs de moi-même ; à ces profondeurs se trouve une situation humaine, composée de toutes sortes d'éléments : hérédité, éducation, hasards des rencontres et des influences ; cette situation où s'enracine ma passion, on ne peut absolument pas l'explicitier en énumérant les facteurs qui la composent, comme je viens de le faire : toujours, quelque chose échappe à l'analyse. En d'autres termes, toute situation humaine assez complexe pour qu'en naisse une passion n'est pas plus la somme des éléments qui la constituent que, dans la théorie de Durkheim, la foule ou la collectivité n'est identique à la simple addition de ses individus ; dès qu'il y a un groupe, une personnalité différente apparaît. Cette vérité philosophique se retrouve dans le cas d'une psychologie individuelle ; et c'est un des problèmes du biographe.

Se basant sur ces observations et sur celles de l'enfance de Flaubert, Sartre explique comment Flaubert se « médiatise » en Mme Bovary, et la signification profonde du fameux « Mme Bovary, c'est moi ». Flaubert semble moins attiré par l'homme, qui pourtant le trouble, que par son propre rapport de passivité à l'égard de l'homme ; en d'autres termes, une maîtresse impérieuse et dominatrice ferait tout aussi bien l'affaire ; il sèvre sexuellement Louise Colet pour le plaisir de se faire violer par elle. C'est ce que Sartre intitule « Miroir et fétiche ». En effet, la passivité érotique dont rêve Flaubert se traduit par le truchement du miroir. « Aussi, quand il réclame de gémir sous un homme, il s'efforce de se convaincre devant sa glace qu'il a l'autre sexe. » Quand il décrit Emma Bovary « se déshabillant brutalement » et se jetant sur Léon qu'elle « goûte » de façon masculine, est-il bien son héroïne ? Il est plutôt Léon, dévoré plus que « goûté » par l'impétueuse provinciale ; celle-ci, avant de s'abattre dans les bras de Léon, « jette un coup d'œil au miroir » sur le brouillon du roman ; et Flaubert, comme gêné par cet aveu, l'a supprimé.

C'est pourquoi il est difficile de parler, de façon univoque, d'homosexualité, chez Flaubert, il semble s'agir d'un fantasme de passivité remontant à l'enfance, cette enfance où il s'est senti comblé un bref instant, qui le pousse à rechercher érotiquement cette situation : à la limite, elle se peut homosexuelle, mais pas à l'origine. Plutôt que le giton, il recherchera la femme-mère.

Ces passages consacrés à Flaubert ne sont que de peu de dimension dans l'immense essai, qui compte peut-être deux mille pages, que consacre Sartre à Gustave Flaubert ; mais elles sont déterminantes ; et il ne semble pas que d'autres biographes puissent y revenir pour infirmer la théorie analytique de Sartre sur l'« homosexualité » de l'illustre auteur de *Madame Bovary*.

FRANÇOISE d'EAUBONNE.

LES CANARIS EN QUEUE DE POISSON, SUIVI DE LES LITANIES MILITAIRES

de CHRISTIAN MAUREL (1).

« Pourquoi Géranium ? Pourquoi Ovipare ? » Telle est l'épigraphe mise par le délicieux poète farfalu Georges Fourest sous le titre de son *Géranium ovipare*, recueil publié en 1935 (2). On pourrait se poser les mêmes questions à propos du premier de ces récits : « Pourquoi Canaris ? Pourquoi en queue de poisson ? » Ne tenons pas compte du prière d'insérer, tarabiscoté dans un style de pseudo-néologisme qui reprend en les mêlant des expressions de l'œuvre pour ne rien dire. L'œuvre (70 pages in-8°) imprimée en gros caractères (Garamond corps 14 pour les exigeants) est brève. Contrairement à ce qui est affirmé sur la couverture, c'est aussi un livre court.

« Les Canaris », c'est un groupe de garçons, adultes restés gamins qui n'aiment que jouer plus ou moins cruellement, danser, manger, s'embrasser, faire l'amour sans exclusives. Ils s'aiment bien, peut-être même s'aiment-ils. Un couple — le narrateur et sa compagne — débarque dans leur île espagnole et d'emblée les découvre, dans tous les sens du terme ; puis quelques jours après s'en va, après avoir cru s'être inséré un temps dans l'harmonie grégaire.

Les lecteurs qui aiment une intrigue, une anecdote seront déconcertés ; ceux qui goûtent le style seront bien fâchés ; ceux qui cherchent les influences, les références, qui veulent à toute force comparer dans les littératures ce qu'elles ont d'incomparable trouveront une pâte, mais brute, non digérée. Passe encore qu'une ville inconnue, sans les Canaris, devienne « un vol d'oiseaux qui finit en queue de poisson » ; mais *Interdit de séjour* de Tony Duvert — ou *Récidive* du même (3) —, mais *Pompes funèbres* de Genêt (4) sont trop présents,

(1) Collection « L'Ecart », 116 p., in-8°. Robert Laffont, Paris, 1971.

(2) Fait suite à *La Négresse blonde* dans le Livre de Poche, n° 1364, Georges Fourest.

(3) Editions de Minuit. Tome III des *Œuvres complètes* de Jean Genêt. Gallimard, N.R.F.

trop démarqués, pour que ces pages soient nouvelles. Il manque à l'auteur d'avoir assimilé la leçon de ses maîtres. N'est pas Jean Genêt qui veut.

*
**

Par contre, les trente pages des **Litanies militaires**, pour n'être en rien homophiles, sont intéressantes : c'est que, jeune appelé en Algérie qui pendant quatre saisons se morfond sous la défroque martiale, l'auteur a quelque chose à dire. Les phrases, quoique courtes et heurtées, portent, car elles sont essentielles : « Pour être le plus malheureux sur la terre, il suffit d'être malheureux » (p. 108). Ce récit est daté de 1963. Le premier est plus récent de trois ans. L'auteur a mal tourné ; c'est dommage. Néanmoins, peut-être n'est-il pas trop tard ?

PIERRE NOUVEAU.

J.R. ACKERLEY

MON PÈRE ET MOI

Préface de J.L. BORY

TRADUIT PAR MARC DANIEL

« *La confession d'un homosexuel notoire et distingué* »

Ed. STOCK — 208 p. — 24 F

LA COLOQUINTE

de ROGER PEYREFITTE.

Nous savions depuis longtemps que, tel Cupidon, Roger Peyrefitte avait plus d'une corde à son arc. Le psychologue ému des **Amitiés Particulières** et de **La Mort d'une Mère** n'avait guère de commun que le style avec le polémiste indigné des **Chevaliers de Malte** ou le chroniqueur ironique des **Américains**.

Mais décidément ce diable d'homme n'a pas fini de nous surprendre. Comme Voltaire, il se manifeste toujours là où on ne l'attendait pas. Un an après **Des Français**, le voici qui donne, avec **La Coloquinte**, l'œuvre la plus inattendue sous sa plume : un « portrait de femme » et, bien entendu, ce portrait est une manière de chef-d'œuvre dans sa méchanceté (1).

Disons tout de suite qu'à l'inverse des livres récents de Roger Peyrefitte, celui-ci ne touche ni de près ni de loin à l'**Arcadie**. Comme il l'a écrit lui-même dans une dédicace, il « n'a de grec que son titre ». Mais nous ne sommes pas « corporatistes » au point de ne savoir goûter un beau fruit, même s'il ne vient pas de notre verger.

Dagmar, l'héroïne, est une femme du monde, snob, sensuelle, mais surtout avide d'argent, et dotée d'un égoïsme à toute épreuve. Roger Peyrefitte nous la montre trompant son mari avec le peintre Masclère après avoir proprement mis celui-ci « en condition », puis vivant plus ou moins à ses crochets, enfin l'abandonnant pour un milliardaire allemand dans lequel de mauvais esprits pourraient bien reconnaître quelques traits d'Onassis et de Niarchos.

Comment, dans cette dernière aventure, elle trouvera la punition de son cynisme et de son amour exclusif de l'argent, c'est ce que sauront les lecteurs de **La Coloquinte** — ce fruit magnifique, mais sec et amer, admirable symbole de cette femme dont la vie, en définitive, échoue sur tous les plans.

Bref récit, au déroulement linéaire, écrit dans un style pur, volontairement sans éclat, cultivant même parfois, paradoxalement, le lieu commun et la banalité des adjectifs : manière, sans doute, de mieux

(1) Roger Peyrefitte, *La Coloquinte*, roman. Paris, Flammarion, 1971. In-8°, 170 p. Prix : 19,50 F.

situer l'œuvre dans la lignée des romans de la fin du XVIII^e siècle auxquels il ressemble par l'impassibilité, la froideur et l'élégance un peu désinvolte. Le XX^e siècle et la personnalité de Roger Peyrefitte s'y manifestent en outre par un goût marqué pour les situations scabreuses, une certaine complaisance dans le portrait du jeune Nicolas, fils de Dagmar, et un cosmopolitisme très XVI^e arrondissement.

C'est dire que la lecture en est aussi aisée qu'émoustillante et que, même si elle n'enrichit pas les fastes de la littérature « arcadienne », elle s'impose à tous ceux, Arcadiens ou non, pour qui toute œuvre de Roger Peyrefitte est un égal de la plus exquise qualité.

MARC DANIEL.

MICHEL LANCELOT

CAMPUS

L'homme condamné par la morale : l'homosexualité

Le texte intégral de l'émission du 18 mars 1970

« *CAMPUS SPECIAL HOMOSEXUALITE* »

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

QUE TOUT ARCADIEN VOUDRA POSSÉDER

Ed. Albin Michel — 305 pages — 23 F

CINÉMA

LA MORT A VENISE

de LUCHINO VISCONTI.

L'argument de ce film est extrait d'une nouvelle de Thomas Mann, publiée en France dans les années 34, si j'ai bonne mémoire.

Sur ce thème, les récits n'abondaient pas à l'époque et si l'anecdote peut paraître un peu pâle en notre ère de contestation, elle était assez bouleversante lors de sa parution.

Cette passion muette qu'éprouve au déclin de son âge un intellectuel célèbre pour un très jeune garçon, n'est-ce pas la tragédie de tant de vocations tardives ?

Découvrir au terme d'une vie prisonnière des conventions, des goûts homosexuels, quel sort navrant dont on connaît trop d'exemples !

Y avait-il là matière à un film ? Très sincèrement je ne le pense pas.

Le cinéma n'a rien à gagner en élisant des situations statiques où, dès l'abord, tout est dit. Plus elles se prolongent, plus elles lassent. Tel est le cas de ce mauvais film, *Le Chat*, tiré d'un roman de Siméon, où deux vieux époux se regardent en chiens de faïence tout au long de l'œuvre.

Dans *La mort à Venise*, film d'une durée excédant la moyenne (2 h 05), alors que le récit initial ne dépasse pas (130 pages environ) les dimensions d'une nouvelle, les deux protagonistes n'échangent que des regards.

Au temps du muet, le spectateur eût peut-être pu s'en contenter, mais depuis lors, trop de choses ont changé : ces coups d'œil appuyés, ces mimiques insistantes versent vite dans l'équivoque.

L'adolescent polonais Tadzio, auquel s'intéresse Aschenbach, en vient promptement à donner l'impression d'aguicher, sinon pire.

L'âge des deux protagonistes est aussi fâcheusement décalé : si Bogarde est trop jeune, à qui fera-t-on croire que Bjorn Andresen, au physique assez préraphaélite, n'a pas plus de quatorze ans ?

Que Visconti ait éprouvé le besoin de camper la silhouette de la mère en confiant ce rôle quasi muet à Silvana Mangano, passe encore, mais pourquoi avoir fait d'Aschenbach un compositeur contesté alors que, chez Mann, il s'agit d'un écrivain célèbre qui a tout sacrifié à l'édification d'une œuvre importante ?

Fort curieusement, Visconti a négligé deux possibilités qui pouvaient, dans la nouvelle, offrir des moments de cinéma : l'évocation

(par deux fois) de Socrate et un cauchemar d'inspiration assez dyonisiaque.

Pour meubler les temps morts — et ils sont légion — on ne nous fait grâce d'aucune plante verte, d'aucun capiton des poufs et canapés ornant les salons de l'hôtel des Bains au Lido.

L'agonie sur la plage où deux ruisseaux de fard, couleur de réglisse, inondent interminablement la face de Dirk Bogarde n'est pas, il s'en faut, d'un goût très sûr.

En sacrifiant exagérément à trop d'effets discutables, Visconti a, j'en ai peur, faussé le sens de l'œuvre.

C'est une méconnaissance de sa signification profonde que d'avoir omis la vision d'Aschenbach, cette saturnale qui apporte à son âme, « le goût de la luxure, l'ivresse de s'abîmer et de se détruire ».

Privée de ces arrières-plans, **La mort à Venise** reste une œuvre intelligente et soignée, étrangère à toute poésie comme à toute démesure.

Tant pis !

SINCLAIR.

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

se tient à votre disposition pour toutes

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location

Tél. 222-74-20

EROTISME SEX-SHOPS



Productions françaises et étrangères

Paris-9^e — 33 bis, bd de Clichy (10 h à 24 h)
Paris-9^e — 31 bis, rue Victor-Massé (10 h à 24 h)
Paris-15^e — 70, rue Castagnary (9 h à 19 h)

et à :

Gaillard (Annemasse) — Grenoble — Lyon
Marseille — Nice — Saint-Etienne
Saint-Tropez — Toulouse — Bruxelles
Linas — Monthléry

Unique firme sérieuse par les choix, prix, services

Bulletin mensuel gratuit sur demande
Vente par correspondance
Important catalogue AR à

TRUONG S. A.

91-LINAS

Première Chaîne Internationale

A black and white illustration of a man in a military-style leather jacket and cap, holding a handgun. The illustration is framed within a rectangular border.

*Le Spécialiste du Sous-Vêtements
Américain en Cuir*

**BOY'S
CUIR**

Ecrire à
Boy's - Cuir * B.P. 33-05
13-MARSEILLE - 5^e

★
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 5f pour Frais d'Expédition

Egalement Vêtements Caoutchouc pour la Chasse, la Pêche et Loisirs

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

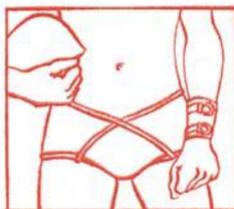
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

ANGELO RINALDI

LA MAISON DES ATLANTES

« *Le secret de M. XAVIER...* »

Ed. DENOEL — 312 p. — 25 F